This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

182A
G85

Purchased 1924-5

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE

ROBERT WACE,

POÈTE NORMAND DU XIIe SIÈCLE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

1824.

Robert Wace présente le Roman de Rou à Henry II.

C. B. Lambert, bajoc. inv. et del.

Paris 1825

NOTICE
SUR LA VIE ET LES ÉCRITS
DE
ROBERT WACE,
POÈTE NORMAND DU XIIe SIÈCLE;

SUIVIE DE CITATIONS EXTRAITES DE SES OUVRAGES,
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NORMANDIE:

PAR FRÉDÉRIC PLUQUET,
ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE CAEN, DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DU CALVADOS ET DE CELLE DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE.

A ROUEN,
CHEZ J. FRÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DE PARIS, N° 45.
M. DCCC. XXIV.

685

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE

Robert Wace,

POÈTE NORMAND DU XIIe SIÈCLE.

ROBERT (a) WACE, qu'on a appelé *Vace, Vaice, Gace*, et même *Uistace*, noms qui paraissent n'être que le diminutif de celui d'*Eustache*, naquit dans l'île de Jersey, vers 1112, et mourut en Angleterre, vers 1184. Il fit ses premières études à Caen, où, dès cette époque, il existait des écoles célèbres; et, après avoir fait pour les terminer un assez long séjour dans les états soumis à la domination du roi de France, il revint se fixer dans cette ville, où Henri Ier tenait ordinairement sa cour, et donnait des fêtes brillantes. En 1160, il termina le *Roman*

(a) Il est à remarquer que Wace ne se donne jamais le prénom de Robert. Du Moulin ne lui en donne aucun. Du Cange l'appelle Matthieu; et Huet pourrait bien être le premier qui l'eût désigné sous ce nom de Robert.

de Rou ou des Normands, et le dédia à Henri II, qui l'en récompensa par une prébende dans la cathédrale de Bayeux, dont Philippe d'Harcourt était alors évêque (a). Il paraît, par les anciens cartulaires de cette église (b), que Wace y posséda son bénéfice depuis 1161 jusqu'en 1171.

Dans ses écrits, il ne se nomme que maistre Wace, et se qualifie de clerc lisant ou de clerc de Caen; ce qui a fait croire à Huet et à Hermant qu'il avait été clerc de la chapelle de Henri II. Il a vécu sous les trois Henri, tous trois rois d'Angleterre et ducs de Normandie. Tout en les remerciant de leurs bienfaits, il assure qu'on lui avait promis bien davantage, et se plaint amèrement des Mécènes de son temps :

De dons è de pramesses chescun d'els m'asoage;[1]
Mez besuing vient qui tost sigle[2] et tost nage,
E suvent me fet metre li denier el gage.

(a) Hermant et d'autres auteurs disent que ce fut en 1140 que Henri II lui donna une prébende dans la cathédrale de Bayeux. C'est une erreur palpable : Henri II ne commença à régner que long-temps après; il était encore enfant, et ne pouvait, par conséquent, donner de canonicat dans l'église de Bayeux.

(b) Hermant, auquel j'emprunte cette autorité, n'en commet pas moins l'erreur que nous venons de relever sur l'époque où Wace jouit de son canonicat. En abandonnant les dates fautives qu'il présente pour partir d'une époque constatée par Wace lui-même, nous avons supposé que l'historien du diocèse de Bayeux avait pu ne pas se tromper relativement à la durée de ce canonicat; et c'est ce qui nous a engagé à en placer la fin en 1171.

[1] *Me calme, me soulage.*

[2] *Sillonner, fendre les eaux.*

Wace a beaucoup écrit, et la plupart de ses ouvrages sont consacrés à célébrer les Normands, ses compatriotes. Dans le récit des faits antérieurs à son siècle, il a suivi Dudon de Saint-Quentin et Guillaume de Jumièges; mais il ajoute des détails curieux, se montre moins crédule, et a sur eux l'immense avantage d'avoir écrit dans la langue que parlaient ses héros. Persuadé de tout ce qu'il écrit, s'il trompe ses lecteurs, c'est de la meilleure foi du monde :

Jo ne dis mie fable, ne jo ne voil fabler;

dit-il dans son introduction ; et plus loin, parlant de la bataille d'Hastings, il ajoute :

Quer jo oï dire à mon pere;
Bien m'en sovint, mez varlet ere. [1]

Antérieur à Marie de France de près d'un siècle, il n'a ni son élégance ni sa délicatesse; mais il excelle parmi ses contemporains dans le genre descriptif; et l'on trouve dans ses poésies de grandes images, de la philosophie et beaucoup de naïveté. Après avoir parlé des monumens élevés par les conquérans, il dit :

Toute rien se torne en déclin;
Tout chiet [2], tout muert, tout vait à fin;

---

[1] *Mais j'étais adolescent.* [2] *Tombe.*

Homs muert, fer use, fust [1] porrist,
Tur font [2], mur chiet, rose flaistrist,
Cheval tresbusche, drap viesist:
Tout ovre fet od mainz périst.

On connaît de Wace les ouvrages suivans :

I. *Le Brut d'Angleterre.* Ce poëme, ainsi appelé d'un Brutus qu'on suppose avoir été arrière-petit-fils d'Énée, et roi de la Grande-Bretagne, avait été composé primitivement en bas-breton, puis traduit en latin par Geoffroy de Monmouth. C'est sur cette traduction que Wace composa son poëme, qui contient près de dix-huit mille vers de huit syllabes. La Bibliothèque du Roi en possède cinq manuscrits, dont trois sont du treizième siècle et deux du quinzième. C'est le premier livre qui contienne l'origine de la table ronde, de ses fêtes, de ses tournois et de ses chevaliers. On le lisait publiquement à la cour des rois d'Angleterre. Il fut composé en 1155.

II. Le *Roman de Rou* (Rollon) *et des Ducs de Normandie* est le plus important des ouvrages de Wace. Une foule d'auteurs ont cité des passages de ce long poëme, qui se compose de diverses branches ou parties, dont quelques

---

[1] *Bois.* [2] *Tour s'écroule.*

bibliographes ont fait, à tort, des ouvrages séparés.

La première, écrite en vers de huit syllabes, et paraissant destinée à servir d'introduction, comprend l'histoire des irruptions des premiers Normands en France et en Angleterre; la seconde, en vers alexandrins, l'histoire de Rou, ou Rollon; la troisième, en vers de même mesure, l'histoire de Guillaume-Longue-Épée et de Richard 1er, son fils; la quatrième enfin, écrite dans le même mètre que la première, et plus longue à elle seule que les trois autres parties, la fin de l'histoire de Richard 1er, et celle de ses successeurs jusqu'en 1106, sixième année du règne de Henri 1er.

Ce poëme contient seize mille cinq cent quarante-deux vers, et non vingt mille, comme on l'a répété sans examen. C'est le monument le plus curieux qui nous reste de l'histoire et de la langue des Normands, sous la domination de leurs ducs. Les *Cronicques de Normandie*, imprimées à Rouen en 1487, par Guillaume le Talleur, ne sont autre chose que le *Roman de Rou*, mis en prose par un compilateur inconnu, vers la fin du treizième siècle, avec des augmentations et des corrections de style, de diverses époques.

III. Une *Chronique ascendante des Ducs de Normandie*, en partant de Henri II pour remonter à Rollon. Ce petit poëme, dont les manuscrits sont fort rares, se compose de trois cent quatorze vers alexandrins. Il est postérieur à l'année 1173, puisqu'il y est fait mention des troubles que le roi de France excita en Normandie, dans le cours de cette même année, en armant les fils de Henri II contre leur père. Il commence ainsi :

Mil chent è seisante ans out de tems è d'espace,
Pois ke Dex en la virge descendi par grace,
Quant un clerc de Caem, ki ot nom mestre Wace
S'entremist de l'estoire de Rou è de s'estrace.[1]

Le passage suivant peint bien la haine qui existait entre les Français et les Normands :

Les boisdies[2] de France ne sont mie à cèler,
Toz tems voudrent Francheiz Normanz deshériter,
E toz tems se penerent d'els veincre è d'els grever;
E quant Francheiz nes poient par force sormonter,
Par plusors triceries les solent agraver.
Forligniez sont, dont l'en souloit chanter.
Faus sont è soduianz, ne nus ne s'i deit fier :
D'aveir sont convoitous, n'en nes peust avonder;[3]
De doner s'ont escars è demandent aver.[4]

---

[1] *De son extraction, de sa race.*
[2] *Tromperies.*
[3] *Rassasier, vient d'*abundare.
[4] *Bien, richesse.*

Ès estoires peut l'en et ès livres trover
Qu'onq Francheiz ne voudrent as Normanz fei porter,
Ne por fiance fere, ne por sur sainz jurer;
Ne porquant[1] bien les saivent Normanz refrener,
Non mie par traïsons, mez par granz colps doner.
Se li Francheiz poeient lor penser achever,
Ja li rei d'Engleterre n'arait rien de cha mer,
A honte l'en feroient s'il pooient passer.
Al siege de Roem le kuiderent gaber,
S'il le peussent prendre è par force enz entrer,
Mez quand Henri i vint, ni oserent ester.[2]

IV. L'*Establissement de la feste de la Conception, dicte la feste as Normands.* Wace est le premier qui ait écrit en langue vulgaire sur cette fête, qui a donné naissance aux puys ou palinods de la Conception de Rouen, de Caen et de Dieppe. La Bibliothèque du Roi possède trois manuscrits de cet ouvrage, offrant beaucoup de variantes entre eux. Le manuscrit n° 20, fonds de l'église de Paris, m'a paru le plus exact et le plus complet.

V. La *Vie de saint Nicolas*, poëme en vers de huit syllabes, dont le savant Hickes a publié plusieurs extraits dans son *Thesaurus litteraturæ septentrionalis.* Il en existe un manuscrit dans la bibliothèque de M. Douce, savant

---

[1] *Et pourtant.* [2] *Demeurer.*

archéologue anglais, membre de la Société des Antiquaires de Londres.

Wace nous apprend qu'il avait composé des lais et des servantois; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. La principale occupation de sa vie fut d'écrire des romans en vers, ainsi nommés parce qu'ils étaient écrits en langue romane ou vulgaire.

Lunge est la geste des Normanz,
Et à metre est griève en romanz.
Se l'en demande ki ço dist,
Ki ceste estoire en romanz mist:
Jo di è dirai ke jo sui
Wace, de l'isle de Gersui,
Ki est en mer vers occident,
Al fieu[1] de Normendie apent.
En l'isle de Gersui fu nez,
A Caem fu petis portez,
Iloec fu à letres mis,
Puis fu lunges en France apris.
Quant de France jo repairai,[2]
A Caem lunges conversai;[3]
De romanz fere m'entremis,
Mult en escris et mult en fis.
Par Deu aïe è par li Rei
Altre fors li[4] servir ne dei.

---

[1] *Au fief.*
[2] *Je revins.*
[3] *Demeurai.*
[4] *Excepté lui.*

Me fu donée, Dex li rende,
A Baieues une provende;[1]
Del rei Henri segund vos di,
Nevou Henri, pere Henri.

On lui a attribué plusieurs ouvrages qui ne sont pas de lui, tels que le *Roman du Chevalier au lion,* qui est de Chrestien de Troyes, et le *Roman d'Alexandre,* composé dans le douzième siècle par Alexandre de Bernay. Gilles-André de La Roque, dans son *Histoire de la maison d'Harcourt,* lui attribue une pièce de vers sur l'origine de cette illustre famille, composée vers le milieu du quatorzième siècle par un anonyme. C'est là que Huet, trompé par l'assertion de La Roque, a puisé cette citation fameuse :

Le pere Turluphus fut Tors,
Dont en ce pays plusieurs villes
Si ont pris les noms de Tourville.

Il existe à la Bibliothèque du Roi, sous le n° 6987, un manuscrit sur vélin, grand in-folio, contenant un recueil de vieux poëmes, écrits sur deux colonnes. La quatrième partie du *Rou* occupe les feuillets 219 à 249. L'écriture, assez facile à lire, est du commencement du qua-

[1] *Prébende.*

torzième siècle. L'orthographe est rajeunie, et conforme à celle de l'époque où vivait le copiste. Ce manuscrit n'en est pas moins le meilleur et le plus ancien que nous possédions en France.

On trouve dans le même dépôt, sous le n° 7567, un manuscrit complet du *Roman de Rou*, du commencement du dix-huitième siècle. Il se compose de deux cent dix feuilles de papier petit in-folio, renfermées dans un carton, et non reliées. Ce manuscrit a appartenu au savant Lancelot, de l'Académie des Inscriptions, qui n'y a point fait de corrections. Partout le style et l'orthographe y sont rajeunis, et il fourmille de fautes grossières. C'est la copie d'un autre manuscrit du quinzième siècle, qui avait appartenu à MM. Bigot, et qui est ainsi désigné dans le catalogue de leur bibliothèque : le *Roumans de Rou et des Dus de Normandie*, n° 155 des manuscrits in-folio. Au commencement du dix-huitième siècle, ce dernier fut rongé par les rats. Les fragmens que j'en ai vus sont remplis de fautes ; mais il offrait quelques variantes intéressantes. J'en ai recueilli une fort curieuse dans le récit des amours d'Arlette.

Parmi les manuscrits de Sainte-Palaye, qui sont à la Bibliothèque de l'Arsenal, se trouve une copie complète du *Rou*, écrite en entier

de sa main, avec des notes marginales pour l'intelligence des passages difficiles du texte. Cette copie a été faite sur celle d'André Duchesne, dont l'écriture était presque indéchiffrable ; ce qui a fait commettre à Sainte-Palaye beaucoup de fautes involontaires. Il avoue qu'il a souvent été réduit à deviner le sens. Duchesne lui-même avait écrit et effacé le même mot jusqu'à quatre fois. Ce dernier avait pris son texte dans un très ancien manuscrit, sur vélin, qui avait appartenu à M. Desmoutiers, et qui est perdu aujourd'hui, ainsi que la copie de Duchesne.

Le Musée britannique possède un excellent manuscrit de la quatrième partie du *Roman de Rou*, qui, comme je l'ai déjà dit, est la plus longue et la plus importante. M. Petrie, gardien des Archives de la Tour de Londres, pense qu'il est de la fin du douzième siècle, ou des premières années du treizième. L'orthographe a une couleur anglaise ; elle est précisément la même que celle des poésies de Marie de France, dont M. De Roquefort nous a donné une si belle et si exacte édition. Malheureusement l'humidité a dégradé ce précieux manuscrit, et ses ravages y ont donné lieu à des lacunes assez considérables. Notre respectable et savant compatriote M. l'abbé Delarue, qui a su employer

les loisirs de son exil d'une manière si honorable pour lui et si utile pour l'histoire de son pays, en a fait une copie dont je dois la communication à son obligeance; elle m'a été d'une grande utilité dans mon travail, et je me plais à lui en témoigner ici ma reconnaissance. Ce qui doit surtout rendre le manuscrit de Londres précieux pour nous autres Normands, c'est qu'il se termine par un passage assez long, presque entièrement relatif à la ville de Caen, et qui manque à nos manuscrits de Paris.

J'avais depuis long-temps senti l'importance de la publication du *Roman de Rou* pour notre histoire normande. La communication de la copie du manuscrit de Londres et la circonstance d'un long séjour à Paris, qui m'a mis à portée d'en collationner le texte avec celui des manuscrits de cette capitale, m'inspirèrent l'idée de donner enfin une édition de ce précieux monument historique, resté inédit jusqu'à nos jours par une inexplicable fatalité. Ces rapprochemens me mirent à même de remplir les lacunes que présentaient chacun des manuscrits, et d'adopter la meilleure leçon dans tous les points où ils différaient. Je consultai d'ailleurs les savans les plus versés dans l'étude de la langue romane et des antiquités normandes; tous

s'empressèrent de me fournir les secours de leur érudition. Je dois des remercîmens particuliers à MM. De Roquefort, de la Société royale des Antiquaires de France; De Gerville, de Valognes; Auguste Le Prevost, de Rouen; Louis Dubois, de Lisieux; et Hylander, professeur adjoint à l'université de Lund en Suède. Au moyen de ces secours et d'un travail de plusieurs années, je crois être parvenu à établir le texte le plus complet, le plus correct et le plus clair qui existe des ouvrages historiques de Wace. Il est renfermé dans un manuscrit de trois cent quarante pages in-folio, en caractères simulant l'impression, enrichi de près de trois mille notes. J'y ai ajouté deux tables; l'une des faits principaux, et l'autre des noms de lieu. Mon premier soin, immédiatement après l'accomplissement de ce long et pénible travail, fut d'en offrir la publication aux amis de notre ancienne littérature et de notre histoire. A cet effet, je publiai en 1822 le prospectus d'une édition complète du *Roman de Rou;* mais, n'ayant point trouvé un nombre de souscripteurs suffisant pour couvrir les dépenses de cette impression, je me suis trouvé forcé de la remplacer par l'extrait ci-joint. Je ne renonce point toutefois entièrement à l'espoir qui m'a

soutenu dans une entreprise de si longue haleine, celui de publier un jour la totalité de l'ouvrage. Puissent les citations renfermées dans ce volume, en reportant plus puissamment l'attention de mes contemporains sur la composition de Wace, leur en faire apprécier toute l'importance historique, archéologique et grammaticale !

Nous devons à un Normand, M. De Bréquigny, une Notice sur les manuscrits du *Roman de Rou,* qui se trouve dans le tome v^e^ de la Notice des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Elle contient d'excellentes choses ; mais ce savant, qui n'a point connu le manuscrit du Musée britannique, avance avec trop de légèreté que le texte de cet ouvrage n'a pas été altéré ; et, quelques lignes plus bas, il fournit lui-même la preuve du contraire, en citant des vers tels que celui-ci :

As tal ivas se sout couvrir et moller.

Il faut lire *as talevas* (espèce de bouclier). Il m'a paru d'autant plus important de relever cette assertion, que M. De Roquefort, dont le nom fait pour ainsi dire autorité, dit, dans son *Mémoire sur l'état de la Poésie française dans les douzième et treizième siècles,* que la Notice

de M. De Bréquigny, sur le *Roman de Rou*, ne laisse rien à désirer.

On trouve, dans le treizième volume de l'*Histoire littéraire de France*, une Notice sur Robert Wace et ses écrits, composée par le respectable M. Brial, dont les immenses travaux lui assurent tant de droits à notre reconnaissance.

Dom Bouquet a donné un long fragment du *Roman de Rou* dans son *Recueil des Historiens de France*. Malgré les fautes nombreuses qui s'y trouvent, et sa tendance à rajeunir le style de Wace, il est bien à regretter qu'il n'ait point inséré l'ouvrage en entier dans cette collection.

M. Moisant, bibliothécaire de Caen, avait conçu le projet d'en donner une édition; il en avait même publié le prospectus : mais la révolution fit échouer ce dessein; et on ignore ce que sont devenus ses matériaux.

Un Danois fort érudit, le professeur Brondstedt, a extrait de ce poëme les passages qui concernent les premières invasions des Danois en France; et, en 1817 et 1818, il a publié à Copenhague deux cahiers in-8°, contenant ces fragmens, traduits en vers danois, avec le texte en regard. Son ouvrage, fort rare en France,

a eu beaucoup de succès en Danemarck et en Suède.

En 1823, M. Capefigue nous a donné une nouvelle Notice du *Roman de Rou* à la suite de son *Essai sur les invasions maritimes des Normands dans les Gaules.*

En 1824, M. Auguis a inséré dans la belle *Collection des Poètes françois depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe,* publiée par M. Crapelet, quelques fragmens du *Roman de Rou,* précédés d'une Notice sur Robert Wace.

FIN DE LA NOTICE SUR ROBERT WACE.

CITATIONS

EXTRAITES

DU ROMAN DE ROU.

CITATIONS

EXTRAITES

Du Roman de Rou.

Arrivée de Hasting à Rouen, après avoir pillé et brûlé l'abbaye de Jumièges.

Por la poor è por le cri
De Hastainz, cil fel [1] anemi,
Se sunt li muignes [2] tuit fui,
Li Mostier unt tout soul guerpi : [3]
Paainz [4] unt la vile alumée,
E l'abéie desertée. [5]
D'ileuc sunt à Roem alé,
Et à Roem sunt aresté :
Tote destruitrent la cité.
Aveir troverent à plenté, [6]
Mesonz ardent, froissent celiers,
Homs tuent, robent [7] mostiers.
Ne remaint [8] vile ne meson,
Ki ne seit en flambe u cherbon.

(Vers 345 et suiv.)

---

[1] *Perfide, cruel.*
[2] *Les moines.*
[3] *Abandonné.*
[4] *Payens.*
[5] *Dévastée.*
[6] *Abondance*, formé de *plenitudo.*
[7] *Volent.*
[8] *Ne reste.*

Arrivée de Rollon à Rouen, où ses compagnons le choisissent pour chef.

FRANKES, un archevesque, ki à Roem esteit,
De Rou oï parler, ki de Wacres[1] veneit,
Oï qu'estrange gent la terre porpreneit,
Porpensa sei coment la cité salvereit:
Hastainz l'aveit destruite, et Rou la destruireit,
Destruite esteit la vile, se conroï[2] n'en preneit,
Quer ja li roiz de France ne s'entremetreit,
Quer il n'aveit la force ne il ne tant valeit.
L'archevesque Frankes à Jumèges ala,
A Rou et à sa gent par latinier[3] parla:
Tant lor dist, tant lor fist, tant pramist, tant dona,
Triefves prist de Roem, ke nul mal n'i fera,
En la vile asséur ira quant li plaira,
A la gent de la vile damage ne querra.
Donc vint Rou à Roem, amont Saine naja,
De joste Saint-Morin[4] sa navie atacha.

---

[1] *Le pays des Frisons.*

[2] *Soin.*

[3] *Interprète.*

[4] Saint-Morin est l'église maintenant détruite de Saint-Martin-du-Pont, plus anciennement connue sous le nom de Saint-Martin-de-la-Roquette, parce qu'elle était construite, disent les historiens de Rouen, *sur un petit rocher*, au milieu de la rivière. Farin ajoute même à cette désignation de la nature du sol, qu'on ne pouvait, encore de son temps, fouir dans le chœur qu'avec beaucoup de peine et à coups de ciseau. Sans discuter cette circonstance assez singulière, et qui ne se retrouve, à notre connaissance, sur aucun point des îles ou des rivages voisins, nous nous contenterons de dire que l'*Histoire de Rouen* ne présente pas de faits mieux constatés que l'extension primitive du lit de la Seine jusque dans le voisinage de la cathédrale, et la position insulaire de Saint-Martin, de Saint-Éloi et de plusieurs autres points maintenant fort éloignés de ses rives.

L'identité de Saint-Morin avec

Mult fu grant li barnage[1] ke Rou out amené,
Mult gentilhom i out et maint vassal[2] prové;
Par grant resgart firent de Rou lor avoé,
Ki pros esteit et de grant parenté:
Lor cunseil et lor ovre unt à Rou comendé,
Tuit furent d'un accort et d'une volenté.
Bele fu la jornée et grant la compaignie;
A paine truvéissiez plus fort ne plus hardie.
El port de Saint Morin mirent tuit lor navie,[3]
Et Rou esgarda la vile et lunge et lée,
Et dehorz et dedenz l'a sovent esgardée:
Bone li semble et bele, mult li plest et grée.
L'ewe est bele et parfond ki en la cité cort,
Et l'ewe est bone et dulce ki en la cité sort:[4]
Bone est d'ilau la cuntrée, bone la cité,
Ne virent mez de vivre en nule tele plenté.

(Vers 1155 et suiv.)

Saint-Martin-du-Pont est suffisamment établie par le rapprochement du texte de Wace avec ceux de Dudon de Saint-Quentin et de Guillaume de Jumièges. *Rotomo venit, portæque cui innexa est ecclesia Sancti Martini naves plurimo milite fœcundas adhæsit. Dud. apud Duchesne*, II, p. 76. Nous ne rapportons point le passage correspondant de Guillaume de Jumièges, II, IX, p. 227, parce qu'il n'est guère que la copie littérale de celui-ci.

Il est probable que l'endroit où Rollon fit stationner les vaisseaux était la partie du bras de rivière intermédiaire entre la ville et Saint-Martin, connue au moyen âge sous le nom de port Morand; et peut-être trouverait-on dans l'altération que Wace fait subir au nom de Saint-Martin une étymologie assez plausible de ce nom de Morand, que personne n'avait jusqu'ici soupçonnée. Quoique le nom de Morand se trouve souvent dans les annales du moyen âge, il n'est pas impossible que le voisinage de l'église de Saint-Martin ait fait donner au port voisin le nom de port Saint-Morin, port Morin, et, par un bien léger changement de désinence, port Morand. (*Note de M. Aug. Le Prevost.*)

[1] *Baronage, suite de barons.*

[2] *Homme courageux.*

[3] *Ils mirent toute leur flotte au port de Saint-Morin.*

[4] *Sourd.* Wace veut parler de l'eau des sources de Rouen.

Rollon prend Pope pour maîtresse, et non pour épouse, comme le répètent plusieurs historiens modernes.

A cel tems de Baex esteit Berengier sire,
Quens esteit de Baessin[1] congnu jusqu'en Vire;
Cil oï par messages è par espies dire,
Ke li Normanz veneient à Baex ariere.
Sis homs furent fors et à bandon se mistrent,
As Normanz medlerent[2], à grant paine les mistrent;
Rot li plus halt prince de toz li Normanz pristrent.
Por co ke le rendirent un an paiz cunquistrent,
Un an dura la triève, à l'altre repairierent;[3]
Baex assaillirent durement l'empeirierent,
Totes li villes è la gent damagierent,
Li baronz du païs à els toz s'alierent.

---

[1] Le Bessin offre une foule de souvenirs historiques. Il y a existé un collége de druides. Sous les Romains, Bayeux fut une station militaire importante. Une colonie saxonne a habité son territoire, et la langue et les usages du Nord s'y sont conservés plus long-temps qu'ailleurs. On y a trouvé des colonnes milliaires, des médailles, des poteries antiques, etc. En 1821, des fouilles ont mis à découvert des restes de thermes, sur lesquels est bâtie une partie de l'église Saint-Laurent. Le Bessin fourmille d'édifices religieux qui offrent des échantillons variés de l'architecture romane ou cintrée, qui, surchargée d'ornemens, a reçu les noms de saxonne, d'anglo-saxonne, de normande, d'anglo-normande, etc. J'indique aux archéologues nationaux ou étrangers, qui visiteraient ce petit pays, les églises de Huppain, de Marigny, de Surrain, de Rie, de Ver, de Meuvaines, de Tour, les restes du prieuré de Saint-Gabriel, la tour de Commes, qui remonte peut-être à la fin du dixième siècle; celle de Saint-Patrice, à Bayeux, qui offre un bel échantillon de la renaissance; l'église Saint-Loup, de la même ville, et surtout la cathédrale, qui mérite d'être examinée dans le plus grand détail. M. Édouard Lambert a dessiné avec une grande fidélité la plupart de ces monumens. Il serait bien à désirer que ce beau travail, si utile pour l'étude de l'architecture du moyen âge en Normandie, fût publié.

[2] *Combattirent.*

[3] *Retournèrent.*

Li Quens Berengier out une fille mult bele,
Pope l'apelle l'en, mult ert gente pucele,
N'aveit encore en sain ne treian [1] ne mamele,
Ne saveit l'en plus gente dame ne dameisele.
Rou en a fet sa mie, ki mult la desirée;
De lié fu nai Willame ki ot nom Lungue-Espée.

(Vers 1325 et suiv.)

Louis-d'Outremer envoie un ambassadeur à Guillaume-Longue-Épée.

Cosne vint à Willame, ki fu de bel aage,
A Willame parla, si fist bien son message,
Vit li dus, vit la cort è vit li grant barnage;
Mult le tint à cortois à noble et à sage.
Cosne sout en thiois [2] et en normant parler;
As semblanz et as diz paru ke il fu ber. [3]

(Vers 2370 et suiv.)

La vue de l'épée de Guillaume 1er, surnommé Longue-Épée, suffit pour apaiser une dispute entre les Normands et les soldats de Louis-d'Outremer.

Quant li dus oï la noise, n'out que marir [4]
Entre li escuiers esteit ja la medlée [5]
Par un de ses barons i enveia s'espée [6]

---

[1] *Mamelon, bout du sein.* M. De Roquefort s'est trompé dans l'acception de ce mot. Voyez *Glossaire de la langue romane.*

[2] *En teuton.*

[3] *Baron.*

[4] *N'eut qu'à s'affliger.*

[5] *Le combat.*

[6] L'épée était le signe de la puissance de nos ducs La tapisserie de la reine Mathilde, conservée à Bayeux, représente Guillaume-le-Conquérant, assis sur son trône, tenant l'épée droite, et son fils Robert, à ses côtés, la tenant horizontalement.

Dez que cil qui la tint la sor Normanz mostrée
N'i out puiz qui osast doner colp ne colée.[1]

(Vers 2398 et suiv.)

Portrait de Richard 1er, fils de Guillaume-Longue-Épée.

QUER Richart est mult prous et de grant vasselage.
Richart sout en daneis et en normant parler,[2]

---

[1] *Coup sur le col.*

[2] Nous avons déjà vu dans la quatrième citation,

Come sout en thiois et en *normant* parler.

On pourrait être indécis sur la langue que Wace veut désigner par ces mots : *En normant parler*, ou même se persuader qu'à une époque si rapprochée de l'établissement des hommes du Nord en Neustrie, le *normand* ne devait être autre chose que l'idiome qu'ils avaient apporté de la Scandinavie. Ce serait une grave erreur, que nous croyons nécessaire de prévenir. Nous trouvons d'ailleurs dans cette remarque l'occasion d'appeler l'attention générale sur un fait historique très curieux; savoir, la rapidité avec laquelle les Normands renoncèrent au langage, à l'écriture, aux habitudes et aux croyances religieuses de leurs ancêtres. Nous ne pensons pas que l'histoire fournisse un second exemple d'une métamorphose si prompte et si complète chez un peuple possédant déjà quelques uns des arts de la civilisation, et empreint d'une physionomie fortement prononcée.

Malgré les communications entretenues pendant un siècle avec la mère-patrie, il ne paraît pas qu'il ait jamais existé dans notre province aucun monument, aucune inscription, aucun écrit, aucune tradition, aucune croyance scandinaves. Dès le règne du successeur de Rollon, on ne parlait plus que français à la cour de nos ducs; et ce prince, pour faire apprendre le danois à son fils Richard 1er, fut obligé de l'envoyer à Bayeux, où la langue de la nation conquérante prévalait encore sur celle de la nation conquise. Cette circonstance, rapportée par Dudon de Saint-Quentin, Liv. III, page 112, et par Benoît de Sainte-More, dans la citation insérée à la fin de ce volume, nous fait voir pourquoi l'on trouve beaucoup plus de mots d'origine danoise en Basse-Normandie, et surtout aux environs de Bayeux, que dans le reste de la province.

C'est donc un fait incontestable, qu'il s'agit de la langue romane dans les deux passages ci-dessus. Peut-être trouvera-t-on que notre historien avait quelque droit de la revendiquer pour ses compatriotes, si l'on considère la grande illustra-

Le poil aveit auqs[1] rous, le vis apert è cler,
L'altrui sout è le suen bien prendre è doner,
Une charte sout lire è li parz deviser;
Li pere l'out bien fet duire è doutriner.
De table è d'eschez sout son compagnon mater,
Bien sout paistre un oisel è livrer è porter.
En bois sout cointement è berser è vener;
As talevas[2] bien se sout couvrir è moller,
Metre pié destre avant et entre d'euls doubler,
Talons sout remuer è retraire è noxer,[3]
Saillir devers senestre è treget[4] tost geter;
C'est un colp damageux ki ne s'en set garder,
Mez l'en ne s'i deit lungement demorer.
Richart sout escremir[5] o verge et o baston,
Cers è bisses sout prendre et altre venoison,
E sun senglier tout soul sanz altre cumpagnon.

(Vers 2505 et suiv.)

---

tion dont les trouvères normands ont entouré ses premiers accens, la protection toute particulière que nos ducs accordèrent à leurs travaux, et la part distinguée que quelques uns d'entre eux (Henri Ier, Richard-Cœur-de-Lion) n'ont pas dédaigné d'y prendre, tandis qu'on chercherait en vain des exemples correspondans chez les rois de France contemporains. Il est probable, au reste, que cette dénomination de *normand*, appliquée au roman, avait pris son origine en Angleterre, où l'on aura naturellement donné à une langue le nom des conquérans qui l'apportaient.

Nous ne terminerons point cette note sans faire remarquer que, tandis que les Normands paraissent ici chercher à s'approprier la langue française, ces mêmes Normands, par un singulier échange, se donnent constamment le nom de Français sur le monument par lequel ils ont voulu perpétuer la représentation exacte du fait le plus glorieux de leur histoire (la tapisserie de Bayeux). (*Note de M. A. Le Prevost.*)

[1] *Aussi, encore.*

[2] *Espèce de bouclier.*

[3] *Frapper.*

[4] *Fronde.*

[5] *Escrimer.*

Wace peint ainsi l'affliction des habitans de Rouen, lorsqu'ils apprennent que le jeune duc Richard est prisonnier à la cour du roi de France.

Li granz è li petiz furent à oroisons;
Li vieillart è li vieille erent à genoillons,
Ke dex Richart deffend par ses saintismes nons.
Mult a par la terre plors è dementoisons;
N'a vieles [1], ne rotes [2], rotuenges [3], ne sons.
Tuit li enfez mult plorent par les mesons.
(Vers 3084 et suiv.)

Le passage suivant peut faire juger de l'importance qu'on attachait aux jongleurs ou conteurs, puisque l'un des principaux griefs dont on accuse Raoul Torte, sénéchal de Richard Ier, est de les avoir chassés de la cour.

Cil ki ert seneschalx Raol Torte aveit non,
Mult part esteit tenu por en crisme félon.
La mesnie [4] Richart fit metre à livreison,
A dis huit deniers, pois se tint por bricon: [5]
La monoie iert légière, ne valoit se poi non.
Ne lessoit en la cort ne jugleor [6], ne garchon:
La cort en fu tornée a grant destrucion;
Raol en déservi mainte maléïchon.
(Vers 3921 et suiv.)

---

[1] *Violons.*
[2] *Vielles.*
[3] *Chansons.*
[4] *La maison.*
[5] *Coquin.*
[6] *Conteur, chanteur.* Voyez l'excellent article de M. De Roquefort, sur les jongleurs, dans le *Glossaire de la langue romane.*

Le passage suivant nous apprend que le drapeau normand était rouge.

Un suen baron proisié fist sor els chevetaigne,
Cil porta gonfanon d'un drap vermeil[1] d'Espaigne.
(*Roman de Rou*, vers 4038 et suiv., *règne de Richard* Ier.)

Plaintes de Wace contre l'avarice des grands et le peu de cas qu'ils faisaient des poètes et des historiens.

Morte est ki jadis fud noblesce,
E périe est od lié[2] largesce.
Ki sis leis ait nel pous trover.
Tant ne puiz luing ne prez aler,
Ne truis gaires, ki rien me dunt,
Fors li reis Henris li secunt.
A Baieues une provende,
Me fist duner, Deus li rende,
E maint altre dun me ad duné:
De tut li sace Dex bon gré!
Niés fu el primerain Henri,
E pere el tiers: toz trois les vi,
Treis reis Henris vi è congnu,
E clerc lisans[3] en lur temps fu.
Des Engleis furent rei toz treis,
E toz treis furent dus è reis;
Reis d'Engleterre par cunquie,
Et dus furent de Normendie.

---

[1] *Rouge.*

[2] Dans le Bessin, on dit encore *lié* pour *elle*.

[3] Ce que nous avons depuis appelé *lecteur du roi*. Charlemagne en avait plusieurs qui le suivaient dans ses voyages. Voy. Eginhard, *Vit. Kar. Mag.*

Jà soleient estre onuré,
E mult preisié è mult amé,
Cil ki li gestes escripveient
E ki les estoires feseient:
Sovent aveient des barunz
E des nobles dames biax dunz.
Mez ore por lunges penser,
Fere romanz è serventois,
Poi troverai tant seient cortois.
Por l'onor el seignor Henri,
Ki del lignage Roul naski,
Ai-jeo de Roul longes conté,[1]
E de sun noble parenté;
De Normendie ke il cunquist,
E des proesces[2] ke il fist.
(Vers 5397 et suiv.)

Reconstruction de la cathédrale de Rouen par Richard Ier.

L'IGLISE de l'arcevesquie,
De mensum[3] plus riche fie;
Fist abatre è fist grainur,
A la mere nostre Seignur.
Plus lunge la fist è plus lée,
Plus haute è plus empavetée.
(Vers 5932 et suiv.)

---

[1] Ce passage semble indiquer que cette partie est postérieure à 1160, époque que Wace lui-même assigne à la composition du *Roman de Rou* proprement dit.

[2] *Prouesses.*

[3] M. de Sainte-Palaye explique ce mot par *demeure*, en le faisant dériver de *mansio;* mais il est plus probable, comme le pense le savant artiste M. E. H. Langlois, auteur de la *Notice sur l'incendie de la cathédrale de Rouen*, qu'il signifie ici *mesure, dimension.*

Richard 1er donne beaucoup de biens à l'abbaye de Saint-Ouen, et fonde celle de Fécamp.

A Roem mist grant manantie [1]
A Saint Oain [2] en l'Abéie,
E mult i repairout [3] sovent,
Pur véir lur cuntenement. [4]
De plusurs parz fist pere atraire. [5]
Li mostier de Fescam fist faire,
Ki ert de grant auctorité,
El non de Sainte Trinité:
Bien le garni è richement
De quanque à riche iglise apent, [6]
De livres è de vestemenz,
E d'altres biax urnemenz.
Clers establi ki servireient,
E provendes dunt il vivreient.
Les eveskes de Normendie,
Dunt il aveit la seignurie,
Fist venir el dédiement, [7]
E cunréa mult richement.
Un sarkeu fist apareillier,
Lez la meisiere [8] del mostier,
A metre emprès sa mort sun cors

[1] *Richesse.*

[2] M. Gilbert, auteur de la *Description de la cathédrale de Rouen*, a publié en 1822 une *Description de l'église de Saint-Ouen*, dans laquelle on trouve des remarques extrêmement curieuses sur l'histoire de ce superbe édifice et sur celle de l'abbaye royale de ce nom, ordre de Saint-Benoît; 1 vol in-8° royal; à Rouen, chez J. Frère, libraire.

[3] *Revenait.*

[4] *Manière de vivre.*

[5] *Fit venir des moines.*

[6] *De tout ce qui convient à une riche église.*

[7] *A la dédicace.*

[8] *Proche la muraille.*

Suz la gutiere de fors;
Poiz le fist chescun vendredi,
Tant cum il unkes poiz veski,
Emplir à cumble de frument,
E despartir à povre gent,
Avec cinc solz romeisins,[1]
As malades è as frarins.[2]

(Vers 5942 et suiv.)

Révolte des vilains sous Richard II, en 997.

N'AVEIT uncore gaires regné,
Ne gaires n'aveit duc esté,
Quant el païs surst[3] une guerre,
Ki dut grant mal fere à la terre.
Li païsan è li vilain,
Cil del boscage è cil del plain,
Ne sai par kel entichement
Ne ki les meu primierement:
Par vinz, par trentaines, par cenz
Unt tenus plusurs parlemenz.
Privéement unt purparlé,
Et plusurs l'unt entrels juré:
Ke jamez par lur volenté
N'arunt seignur ne advoé.
Seignurs ne lur funt, se mal nun,[4]
Ne poent aveir od els raisun,
Ne lur gainz, ne lur laburs.
Chescun jur sunt en grant dolurs,

---

[1] *Cinq sols rouennais.*
[2] *Misérables.*
[3] *S'élève.*
[4] *Les seigneurs ne leur font que du mal.*

En paine sunt et en ahan.
Autan[1] fu mal, è pis cel an.
Tote jur sunt lur bestes prises
Pur aïes[2] è pur servises.
Tant i a plaintes è quereles,
E custumes[3] viez è noveles.
Ne poent une heure aveir paiz.
Tot en jur sunt semons de plaiz,[4]
Plaiz de forez, plaiz de moneies,
Plaiz de purprises, plaiz de veies,
Plaiz de bies[5], plaiz de moutes,
Plaiz de féaltez, plaiz de routes,
Plaiz d'aguaiz, plaiz de graveries,
Plaiz de medlée, plaiz de aïes:
Tant i a prévoz è bédels,
E tant bailliz viez è novels.
Ne poent aveir paiz nule hure,
Toz li jors lur current sure,
Ne se poent desranier;
Chescun velt aver sun luier.
A force funt lur bestes prendre,
Tenir nes poent, ne defendre.
Ne poent creire issi garir,
Terres lur estuum[6] guerpir.
Ne poent aver nul guarant,

---

[1] *L'année dernière.*

[2] *Pour aides.*

[3] *Impôts.*

[4] *Audiences.*

[5] *Rivières, bie, bief, biez, biel, bui,* signifient en roman *cours d'eau, rivière.* Le mot *bieu* est encore employé aux environs de Bayeux dans le même sens, et particulièrement pour désigner le canal qui conduit l'eau au moulin.

[6] *Leur convient.*

Ne vers seinur, ne vers serjant:
Ne lur tienent nul covenant,
Filz à putain[1], dient au quant.
Pur kei nus laissum damagier?
Metum nus fors de dangier;
Nus sumes homs cum il sunt,
Tiex membres avum cum il unt,
Et altre si granz cors avum,
Et altretant suffrir poum:
Ne nus faut cuer solement.
Alium nus par serement,
Nos aveir è nus defendum,
E tuit ensemle nus tenum:
E se nus volent guerréier,
Bien avum ountre chevalier
Trente u quarante païzanz
Maniables è cumbatanz.
Malveis serunt se vint u trente
Bacheler de bele juvente.
Ki d'un ne se porrunt defendre,
Se il se volent ensemle prendre.
A machues et à granz peuz![2]
A sajettes et as tineus,[3]
As arcs, as haches, as gisarmes
Et as pieres, ki n'ara armes,
Od la grant gent ke nus avum,
Des chevaliers nus defendum.
Einsi porum aler as bois,

[1] Cette injure est souvent adressée aux vilains par les barons; et, dans plusieurs passages, elle est placée comme une épithète ordinaire.

[2] *Pieux.*

[3] *Gros bâton.*

Arbres trenchier è prendre chois;
Es vivers prendre li peissuns
Et es forez li veneisuns.
De tot ferum nos volenteź,
De bois, de ewes è de prez.
Par cels diz è par cels paroles
E par altres encore plus foles
Unt tuit cel cunseil graanté,
E sunt entre serementé,
Ke tuit ensemle se tendrunt,
Et ensemle se defendrunt.
Esliz unt, ne sai quels ne quant,
Des plus cointz[1] è des mielx parlanz,
Ki par tot li païs irunt,
E li seremenz recevrunt.
Ne pot estre lunges celée
Parole à tante gent portée.
Fust par enfant, fust par hume,
Fust par serjant, fust par fame,
Fust par ivresce, fust par ire,
Asez tost oï Richart dire :
Ke vilains cumune faseient[2]

---

[1] *Habiles.*

[2] Ce passage, fort curieux en lui-même, et qui nous fournit beaucoup de circonstances omises par Guillaume de Jumièges dans son court récit du même événement (*Willelm. Gemmet. apud Duchesne*, L. v, c. 2, p. 249), devient encore beaucoup plus intéressant, si l'on fait attention aux expressions dont se sert l'historien : *Faire cumune ; la cumune remest a tant*; et si on les rapproche des tentatives plus ou moins heureuses faites par les villes dans le courant du douzième siècle pour obtenir le droit de commune, et qui occupaient alors tous les esprits. Il paraîtrait, d'après le récit de Wace, que ces mots pouvaient se prendre dans un sens beaucoup

E sis dreitures li toldreient,[1]
A li et as altres seinurs,
Ki vilains unt è vavassurs.
Par Raol sun uncle envéia :
Ceste busuine[2] li cunta.
Quens iert de Evreues, mult vaillanz,
De plusurs choses bien kuidanz.
Sire, dist-il, en paiz séez;
Li paisanz à mei lessiez,
Ne jamez en muvez vus piez;
Mez vus mainées m'enveiez,
Enveiez mei vus chevaliers;
E Richart li dist : Volentiers.
A dunc envéia, en plusurs lieus,
Sis espies è sis curlieus.[3]
Tant ala Raol espiant,
E par espies enquérant,
Ke par malades, ke par sainz
K'il ateni è prist li vilainz,
Ki justoent[4] li parlemenz,

---

plus étendu qu'on ne l'avait soupçonné jusqu'ici, et s'appliquer à toute espèce d'association, de ligue des classes inférieures de la société contre les supérieures, dans les campagnes aussi bien que dans les villes. Il ne faut pas, au reste, en conclure que l'idée de *faire commune* fût déjà populaire en Normandie avant la fin du dixième siècle, mais que Wace, par un anachronisme fort commun chez les écrivains du moyen âge, aura employé sans scrupule, pour peindre un événement de ce genre, les couleurs qui auraient pu le mieux le caractériser, s'il fût arrivé de son temps. C'est à peu près comme si un historien de nos jours introduisait les idées de charte ou de gouvernement représentatif dans le récit des guerres de la Fronde. (*Note de M. Aug. Le Prevost.*)

[1] *Et lui enleveraient ses droits.*

[2] *Besogne.*

[3] *Courriers.*

[4] *Qui dirigeaient.*

E perneient li seremenz.
Raol fu mult de mal talent,
Nes vout mener à jugement :
Toz les fist tristes è dolenz.
A plusurs fist traire li denz,
E li altres fist espercer,
Traire les oils, li puings colper.
A tels i fist li guarez kuire ;
Ne li chaut gaires ki s'en muire,[1]
Li altres fist toz vifz bruilir,
E li altres en plumb builir.
Toz les fist si conréer,
Bissons furent à esgarder.
La cumune remest à tant ;
Ne firent puiz vilainz semlant,
Retrait se sunt tuit è démis
De ceo k'il aveient empris.
(Vers 6059 et suiv.)

En 1006, sous le règne d'Éthelred, une armée anglaise, ayant débarqué à Barfleur, fut battue complètement par les habitans du Cotentin, commandés par Néel, vicomte de Saint-Sauveur. Dans cette occasion, les femmes combattirent à côté de leurs maris.

Bataille i out vere[2] mult dure,
E grant mortele desconfiture.
Kels gens i out ? boens chevaliers,
Boens chevaliers è boens archiers

[1] *Qui en meure.*
[2] *Vraiment.* Les paysans du Bessin disent encore *dam vère*, *oui vère*, vraiment monsieur, oui vraiment.

E granz vieilles deschevelees,
Ki sembloent femes desvées.[1]
(Vers 6410 et suiv.)

Ordre de bataille des Normands sous Richard II.

En treis conreis[2] sunt fors issu,
En treis lieus se sunt tenu,
Sor lur chevals halmes laciez,
Escuz ès cols, gleives dreciez:
Lez li seignurs, les escuiers,
E par les haies les archiers.
(Vers 7040 et suiv.)

Costume civil des Normands sous Richard II.

A cel temps aveient granz manches,
E vesteient kemises blanches;
Par li flanz à laz s'estreneient,
E dras bien trainanz feseient.
(Vers 7111 et suiv.)

Fondation de l'abbaye de Cerisy, entre Bayeux et Saint-Lo, par le duc Robert, père de Guillaume-le-Conquérant.

A Ceresie[3] funda maison
E mustier de religion;
Moignes i posa et abé,
Burcs è villes lur a doné,
E tele franchise lur dona,
Cum li dus en sa terre a.
(Vers 7536 et suiv.)

---

[1] *Enragées.*
[2] *Troupes, corps séparés.*
[3] L'église abbatiale subsiste encore; elle est construite dans le style roman : son abside surtout est remarquable.

Amours d'Arlette et du duc Robert; naissance de Guillaume-le-Bâtard.

A Faleize out li duc hanté,
Plusurs feiz i out converté,[1]
Une meschine[2] i out amée
Arlote out nom, de borgeiz née;
Meschine ert encore è pucèle,
Avenant li sembla è bèle;
Menée li fu à sun lit,
Sun bon[3] en fist è sun delit,
Quant el lit al duc fu entrée,
De sa kemise envelupée,
La kemise ad devant rumpue,
E tresque as piez aval fendue,
Ke tute se pout abanduner
Senz sa kemise revester.
Li dus demanda, ke deveit[4]
Ke sa kemise aval fendeit.
N'est pas, dist-elle, avenantise,
Ke le bas de ma kemise,
Ki a mes jambes frie et tuche,
Seit turné vers vostre buche,
Ne ceo ki est à mes piez mis
Seit turné vers vostre vis[5]
Li dus l'en a séu bun gré,
E à grant bien li a turné.

---

[1] *Demeuré.*
[2] *Jeune fille.*
[3] *Sa volonté.*
[4] *Ce qu'elle avait, ce qu'elle endurait.*
[5] *Visage.*

Quant ensemle orent veillié pose,
Ne voil mie dire altre chose,
Come hom se joe od [1] sa mie;
La meschine s'est endormie,
Juste li cunte s'endormi,
Li gentil Ber jut è suffri.
Quant ele out dormi un petit,
D'une avision k'ele vit,
Geta un plaint è tressailli;
Si ke li quens bien le senti,
Demanda li, ceo ke desveit,[2]
Ke si pleigneit è tressailleit.
Sire, dist-ele, je ne sai,
Se n'est pur ceo ke jo sumai [3]
Ke un arbre de mun cors isseit,
Ki vers li ciels amunt creisseit.
Del umbre ki entur alout,
Tute Normendie aumbrout. [4]
Ço iert bien, dist-il, se Dex plaist;
Cunforta la vers sei la traist.
D'icelle Arlot fu un filz né
Ki Willame fu apelé.
Quant Williame prismes naski,

---

[1] *Avec.*

[2] *Ce qu'elle éprouvait.*

[3] *Je songeai.*

[4] Le manuscrit de MM. Bigot, dont j'ai parlé dans ma Notice, contenait la variante suivante, qu'on ne trouve dans aucun manuscrit de France ni d'Angleterre:

De trover cuide son enfant,
A pou ke li cuer ne li fant,
Quant de l'enfant mie ne troeve.
Lors est tote sa dolor noeve,
Lors li esfort croit è doble:
Li cuer li faut, li sanc li troble,
Mez unques por sa meschéance
Ne vint en male espérance.

Ke del ventre sa mere issi;
En un estrainier [1] fu muciez,
Et en l'estrain [2] fu seul lessiez.
Li enfez tant eschanciéra
Ke en l'estrain s'envelupa
Del estrain ad plain li bras pris
A sei la traist è sur sei mis.
La vieille vint è prist l'enfant,
Od l'estrain plain sis bras portant:
Kel Ber, dist-ele, tu seras!
Tant cunquerras è tant auras!
Tost as eu de tun purchaz,[3]
Pleines tes mains, è plein tes braz.
Et li enfez crut, car Dex l'ama,
Ki a bien fere le turna.

(Vers 8057 et suiv.)

Le duc Robert, allant en pélerinage à Jérusalem.

COSTENTIN vit, qui est à Rome,
De quivre fet en guise de home,
Por la hautesce è por l'onor,
De Costentin l'emperéor,
Keval a de quivre ensement;
Ne muet por pluie ne por vent.
Por cil ki l'image est levée,
E por li nom k'est appelée,
La fist d'un mantel afubler,
Des plus chier k'il pot trover.

---

[1] *Lieu à mettre la paille.*

[2] *Paille.* Ce mot est encore usité dans le Bessin.

[3] *Effort, travail.*

Puis d'iloec s'en parti à tant,
Des baronz de Rome gabant,
Ki lessouent lur avoé,
Iver et esté défublé.
Bien le deussent onorer,
Et un mantel par an doner.
(Vers 8268 et suiv.)

Auvray-le-Géant, d'origine danoise, se fait moine à Cerisy, après la mort du duc Robert.

Alvere Gigant vit les guerres,
E les mals surdre par les terres;
Sun argent dona è sun or
A Ceresie et à saint Vigor.[1]
Une ville Luvres [2] out non,
Ki ert de sa garantison
Od toz les apartenemenz,
E l'iglise de Saint-Lorenz [3]
Avec l'iglise de Taizie [4]
Fist cunfermer à Ceresie.
Puiz devint moigne en l'abéie,
E demena mult bone vie.
(Vers 8771 et suiv.)

---

[1] *Prieuré de l'ordre de Saint-Benoît*, fondé au sixième siècle par saint Vigor, évêque de Bayeux, et rétabli dans le onzième par Odon, frère utérin du conquérant.

[2] *Louvières*, commune de l'arrondissement de Bayeux.

[3] *Saint-Laurent-sur-Mer*, arrondissement de Bayeux.

[4] *Tessy*, petite commune du même arrondissement.

Fuite du duc Guillaume de Valognes, lors de la conspiration des seigneurs du Bessin et du Cotentin.

En braies[1] et en kemise,
Une chape a son col mise,
A son keval mult tost se prist,
Et à la veie fors se mist.
Ne sai s'il out nul esperun,
Ne se il quist nul compaignun.
Tant se hasta k'il vint as vez:[2]
Prez les trova, sis a passez,
Passa de noit li vez de Vire,
A grant poor et à grant ire.
Al mostier clina Saint-Clement,[3]
E préia Dieu escordement,
K'il le conduist se li plaist,
E salvement aler l'en laist.
Vers Baieues n'osa torner,
Kar ne se sout en ki fier:
Sa veie prist, k'il volt passer
Entre Baieues è la mer.
Par Rie[4] une ville passout,
Al tems ke li soleil levout:

---

[1] *Bragues, culottes.*

[2] *Les gués de Vire.*

[3] *L'église de Saint-Clément*, canton d'Isigny, arrondissement de Bayeux.

[4] Il existe encore dans cette commune un chemin appelé *le Chemin-Guillaume*. L'église conserve des restes de construction romane. On voit dans la nef, sur les chapiteaux de plusieurs grosses colonnes, des sujets fort bizarres, entre autres un homme assis dans une attitude tranquille, qui est dévoré par d'horribles monstres.

Hubert de Rie ert à sa porte,
Entre li mostier è sa mote;
Willame vit desaturné
E sun cheval tuit lassé.
Cument errez, dist-il, bel sire?
Hubert, dist-il, os le jo dire?
Cil li dist, vere seurement,
Venez avant hardiement.
Mi enemi me vont quérant
Et a occire menaçant,
N'i a vers vos nule celée;
Ne sai kels ont ma mort jurée.
Hubert l'a en l'ostel mené,
Sun boen cheval a demandé,
Treis filz, k'il out, a apelez
Bels filz, dist-il, muntez,
C'est nostre seignor, conduiez
Tant ke à Faleize mis l'aiez:
Par là è par là passserez,
Jamez en ville turnerez.
Li veies è li tresturnées[1]
Lur a Hubert bien enditées:
Il l'ont mult bien entendu,
E bien son comant ont tenu.
Tot li païs ont traversé,
Folpendant ont passé à vé;
Willame mistrent à Faleize
Se il fu mal ceint[2], k'en peize?

---

[1] *Chemins détournés.*

[2] *S'il fut mal habillé, qu'importe?*

Encore ert Hubert sor son pont,
Gardout aval, gardout amont.
(Vers 8877 et suiv.)

Cris de guerre des seigneurs normands à la bataille des Dunes. Celui de Raoul Tesson est fort remarquable.

A ço dist Raol nos tenons,
Vos distes bien, si le ferons.
De la gent donc esteit emmie,[1]
Point li cheval, criant : *Tor ie.*[2]
Willame crie : Dex ie,
C'est l'enseigne de Normendie,
E Renouf crie o grant pooir :
Saint-Sever, sire Saint-Sevoir,
E dan Asdens[3] va reclamant :
Saint-Amant : sire Saint-Amant.
(Vers 9106 et suiv.)

Donation d'une partie des biens de Grimoult-du-Plessis à la cathédrale de Bayeux, par Guillaume-le-Conquérant, contre lequel il avait conspiré.

Fu truvé mors en la gaole
Mult part en fu fet grant parole
Si cum il ert enchaenez
Od li buies[4] fu enterrez
A Baieues fu otreié
De la terre Grimoult partie
A madame Sainte-Marie[5]

---

[1] *Parmi, au milieu.*
[2] *Tor aide.*
[3] *Hamon aux Dents*, seigneur de Thorigny.
[4] Espèce de fers que l'on mettait aux pieds des criminels.
[5] *L'église cathédrale de Bayeux.*

Partie fu ki ke l'en die
Mise à chescun en l'abéie.
(Vers 9406 et suiv.)

Fondation d'hôpitaux par Guillaume-le-Conquérant.

MAUGIER, ki tint l'arcevesquie,
Mist Normendie tote en uie,[1]
Sor Willame è sor sa moillier.
Amdous[2] les fist escumengier:
Tant sunt, ço dist, prez d'un lignage,
Ne deveient fere mariage.
Li dus por satisfacion,
Ke Deus l'en fasse veir pardon,
E ke l'apostoile cunsente,
Ke tenir poisse sa parente,
Fist cent provendes establir,
A cent povres paistre è vestir,
As meshaigniez[3], as non poanz,[4]
As langoros, as non véanz,
A Chieresborc et à Roem,
A Baieues et à Chaem;
Encore i sunt et encore durent,
Issi come establies furent.
Poiz unt à Chaem establies,
Mult richement, dous abéies,
En dous mostiers asez procains,
L'un à moignes, l'altre à nonains.
(Vers 9702 et suiv.)

---

[1] *En interdiction.*
[2] *Tous deux.*
[3] *Aux blessés.*
[4] *Aux impotens.*

Mauger, archevêque de Rouen, qui excommunia Guillaume-le-Bâtard pour avoir épousé sa cousine, et qui fut ensuite déposé à cause de ses débauches et de ses intrigues, a été accusé de sorcellerie par tous les anciens historiens normands. Wace nous donne le nom de son démon familier, qui était un diminutif de Tor, ancienne divinité du Nord.

Plusors distrent por verité,
Ke un déable aveit privé,
Ne sai s'esteit lutin u non,
Ne sai nient [1] de sa façon;
Toret se fesout apeler,
E Toret se fesout nomer.
Quant Maugier parler voleit,
Toret apelout, si veneit.
Plusors les poeient oïr,
Mez nuls d'els nes pot véir.
(Vers 9756 et suiv.)

Sobriquets injurieux donnés par les Français aux Normands.

Por la discorde et grant envie
Ke Franceiz ont vers Normendie
Mult ont Franceiz Normanz laidiz [2]
E de méfaiz è de médiz
Sovent lor dient reproviers [3]
E claiment bigoz [4] è draschiers [5]
Sovent les ont medlé el rei

[1] *Rien.*
[2] *Offensés.*
[3] *Reproches.*
[4] De l'anglais *by God*, par Dieu. Peut-être ce sobriquet a-t-il été donné aux Normands par les Anglais, à cause de leur cri de guerre : *Dex aïe.*
[5] *Buveurs de bière.* Ce mot ne se trouve point dans le *Glossaire de la langue romane.*

Sovent dient : Sire por kei
Ne tollez la terre as bigoz ?
A vos ancessors et as noz
La tolirent lor ancessor
Ki par mer vinrent robéor.
(Vers 9938 et suiv.)

En 1060, sous Guillaume-le-Conquérant, les Français envahirent le Bessin; c'est à cette occasion que Wace nous apprend que Caen était alors sans aucunes fortifications. Huet a cité deux vers de ce passage dans ses *Origines de la ville de Caen.*

Par Baessin Franceiz corurent,
Jusqu'en l'ewe de Seule[1] furent;
A Caem d'iluec retornerent,
Et à Caem Ogne[2] passerent.
Encor ert Caem sanz chastel,
N'i aveit fet ne mur ne quesnel.
(Vers 10346 et suiv.)

Description de la nef sur laquelle était monté Guillaume, lors de l'expédition qui assura la conquête de l'Angleterre.

Une lanterne fist li dus
Metre en sa nef el mast desus,
Ke li altres nés la véissent,
Et emprès lié lor cors tenissent.
Une wire wire[3] dorée
Out de coivre en somet levée.

---

[1] *La rivière de Seule*, qui sépare l'arrondissement de Bayeux de celui de Caen.

[2] *L'Orne.*

[3] *Une girouette.*

Sor li chief de la nef devant,
Ke marinier apellent brant,[1]
Out de coivre fet un enfant,
Saete et arc tendu portant:
Vers Engleterre out son viaire,
E la faseit semlant de traire;
Ki kel par ke la nef coreit,
Semlant de traire avant faseit.
(Vers 11620 et suiv.)

Les espions anglais prirent les soldats de Guillaume pour des prêtres, parce qu'ils avaient les cheveux courts et qu'ils ne portaient point de moustaches.

Un des Engleis ki out véu
Li Normanz toz rez è tondu,
Kuida ke tuit proveire[2] féussent,
E ke messes canter péussent;
Kar tuit erent tonduz è rès,
Ne lor esteit guernon remès.[3]
Cil dist à Heralt, ke li dus
Aveit od sei proveires plus
Ke chevaliers et altre gent;
De co se merveillout forment[4]
Ke tuit erent rès è tondu:
E Heralt li a respondu,
Ke ço sunt chevaliers vaillanz,

---

[1] *La proue du navire.*

[2] *Prêtres.*

[3] *Il ne leur était point resté de moustaches.* La tapisserie de Bayeux, monument contemporain, comme le prouvent incontestablement les costumes, la forme des caractères et les parties d'architecture toute romane, les représente ainsi.

[4] *Fortement.*

Hardiz è proz [1] è cumbatanz ;
N'unt mie barbe ne guernons,
Ço dist Heralt com nos avons.
(Vers 12245 et suiv.)

Contenance et dispositions des Anglais et des Normands avant la bataille d'Hastings.

QUANT la bataille dut joster,[2]
La noit avant, ço oï conter,
Furent engleiz forment haitié,[3]
Mult riant è mult enveisié.[4]
Tote nuit mangièrent è burent ;
Unkes la noit el liet ne jurent.
Mult li veissiez demener.
Tréper[5], saillir è canter.
Bublie[6] crient è *weissel*,[7]
E *laticome*[8] è *drinche heil*,[9]
Drinche Hindre ward è *Drintome*,
Drinche Helf è *drinche Tome.*[10]
Eissi se contindrent Engleis,
E li Normant è li Franceis ;
Tote noit firent oroisons,
E furent en aflicions.
De lor pechiez confez se firent,

---

[1] *Preux.*
[2] *Approcher.*
[3] *Joyeux.*
[4] *Réjouis.*
[5] *Trépigner.*
[6] Peut-être faut-il lire : *Bottle*, bouteille.
[7] *Vase, verre.*
[8] Peut-être doit-on lire : *Let it come* ou *let him come ;* qu'il vienne.
[9] Peut-être *drink all*, buvez tous.
[10] *Drink Tom.* bois Thomas.

As proveires li regehirent;[1]
E ki ne out proveires prez,
A sun veizin se fist confez.[2]
Por ço ke samedi esteit,
Ke la bataille estre deveit,
Unt Normanz pramis è voé,
Si cum li cler l'en unt loé,
Ke à cel jur mez, s'il vesqueint,
Char ne saunc ne maingereient.
(Vers 12470 et suiv.)

Taillefer, ménestrel à la suite du duc Guillaume, entonne la chanson de Roland, pour annoncer le moment où devait commencer la bataille, le samedi 14 octobre 1066.

TAILLEFER ki mult bien cantout,
Sor un cheval ki tost alout,
Devant as s'en alout cantant,
De Karlemaigne è de Rolant,
E d'Oliver è des vassals,
Ki morurent en Rainchevals.[3]
(Vers 13155 et suiv.)

---

[1] *Les accusèrent.*

[2] *A son voisin se confessa.* L'usage de se confesser réciproquement entre laïques, à défaut de prêtres, dans un péril imminent, remonte très haut dans le christianisme, et paraît devoir son origine à un précepte de saint Jacques, qui, dans son Épître catholique, c. v, ℣. xvi, dit : *Confitemini ergo alterutrum peccata vestra, et orate pro invicem ut salvemini.* Joinville, dans sa précieuse Chronique, raconte que non seulement il entendit la confession de Guy d'Ébelin, connétable de Chypre, mais qu'il lui donna même l'absolution. Bayard, atteint d'un coup mortel, adore, au milieu du tumulte de la déroute de Rebec, le symbole du salut dans la croisette de son épée, en faisant à son maître d'hôtel l'humble et dernier aveu de ses péchés. S'il est difficile de citer des exemples plus remarquables de cette espèce de confession, on pourrait au moins en trouver encore à des époques bien plus rapprochées de nous. (*Note de M. E. H. Langlois.*)

[3] *A Roncevaux.*

Guillaume-le-Conquérant, au lit de mort, peint ainsi le caractère des Normands.

En Normendie a gent mult fière,
Jo ne sai gent de tel manière;
Chevaliers sunt proz è vaillant,
Par totes terres conquérant.
Se Normant unt boen chevetaigne,[1]
Mult fet à criendre lor compaigne;
Se il n'en unt de seignor crieme,[2]
Ki les destreigne et aprieme,[3]
Tost en ara malveiz servise.
Normant ne sunt proz sainz justise:[4]
Foler è plaisier lor convient;[5]
Se reis soz piez toz tems les tient,
E ki bien les detort è poigne,[6]
D'els porra fere sa besoigne.
Orgueillos sunt Normant è fier,
E vantéor è bonbancier;
Toz tems les devreit l'en plaisier,[7]
Kar mult sunt fort à justisier.[8]
Mult a à fere et à penser,
Robert, ki deit tel gent garder.

(Vers 14232 et suiv.)

---

[1] *Capitaine.*
[2] *Crainte.*
[3] *Qui les serre et les opprime.*
[4] *Les Normands ne sont vaillans que lorsqu'ils sont bien commandés.*
[5] *Folâtrer et plaider leur convient.*
[6] *Et qui bien les serre et les mène.*
[7] *On devrait toujours tenir audience ouverte.*
[8] *Gouverner.*

Naufrage du prince Guillaume, fils de Henri 1er, en 1120.

En Engleterre dut passer,
A Barbeflo entra en mer;
Aprez sun pere dut sigler.[1]
Neir ert li tems, ne fu pas cler,
Li mareniers orent béu,
N'ont pas lor vrai cors porvéu.
Del chargeor[2] erent méu,
Li tref[3] aveient ja tendu;
Deus! kel péchié è ke dol fu!
A fièble oré[4] furent méu;
Poi erent jà del port iessu,
Sor une roche sont coru,
A la roche la nef hurta,
Tote fendi et effundra:
Par plusors lieus la mer entra,
Grant fu li tref, la nef versa,
E la gent tote périlla.
Gueroult un sol en escapa,
Un fust aerst[5], si l'embrassa,
E tant s'i tint k'il ariva,
Ke la gent vint ki l'emporta:
E cil recongnu è conta,
Coment le filz li reis néia,
E coment la nef percheia.
Cil Gueroult de Roem esteit,

[1] *Faire voile.*
[2] *Du quai.*
[3] *La voile.*
[4] *Vent.*
[5] *Une pièce de bois saisit.*

Machecrier ert [1], la char vendeit;
Por sa vende la cor sueit,
Kar à plusors sa char estueit. [2]
Un peliçon [3] aveit vestu,
Ki del grant freit l'out desfendu.
Iver esteit, grant freit faseit,
Avent esteit, Noel veneit.

(Vers 15284 et suiv.)

Robert-Courte-Heuse fait fortifier la ville de Caen.

Ses chastels faiseit redrecier,
Li murs refaire è resforcier,
Faire bretesches è quernels, [4]
E trenchies devant chastels.
A Caem fist une trenchie,
Ke encor pot estre enseignie,
Ki va par la rue Meisine, [5]
Ki à la porte Milet [6] fine;
Une partie d'Ogne i vait,
U li flot monte è retrait.

(Vers 15991 et suiv.)

Combat singulier à Saint-Georges, près Bayeux, entre un chevalier allemand, nommé Brun, et Robert d'Argouges, sous Henri 1er.

Devant Baieues à Saint-Joire,
Co conte cil ki set l'estoire,

---

[1] *Il était boucher.*
[2] *Convenait.*
[3] *Un manteau.*
[4] *Créneaux.*
[5] *La rue Humoise ou Exmoisine*, ainsi nommée parce qu'elle se dirige vers le pays d'Hiène ou d'Exmes.
[6] Cette porte était placée à l'entrée du faubourg de Vaucelles proche de l'Orne.

Out à cel tems une asemblée
Des chevaliers de la cuntrée,
Ki à Baieues sejornoent,
E des réals[1] ki esgardoent.
Forment fu la vile estormie,[2]
Réals l'orent bien envaïe.
Mult i aveit boens chevaliers,
E sor fossez gelde[3] et archiers;
Li uns li altres ne manaient,[4]
De la cité mult gent essaient.[5]
Li reis aveit un soldéier,
Brun[6] out nom, novel chevalier
Venu ert de loingtaine terre
Pris è chevalerie cunquerre
Mult ert od noble vesteure
E mult aveit rice armeure;
N'aveit en la cort nesun,[7]
Ki herneis semblast à Brun:
Sor son cheval sist noblement,
Mult apareillié richement.
A sa sele fu atachiez,
E par li coisses fu liez;
Jà si grant colp ne recéust
Ke de sa sele se meust.
Dreca sa lance, l'escu prist,

---

[1] *Royaux*, soldats de Henri Ier, roi d'Angleterre.

[2] *Étonnée.*

[3] *Gens de pied, paysans armés de lances.* Ailleurs Wace parle de lances geldières.

[4] *Ne demeurent.*

[5] *Sortent.*

[6] La *Chronique de Normandie* le nomme *Broin.*

[7] *Pas un.*

Puinst le cheval, en champ se mist;
Son cheval alout galopant,
E de joster fist semblant,
Semblant fist k'il voleit joster,
E jostes feseit demander.
Robert d'Arcoches[1] fu venu,
De Baieues esteit iessu,
Sor son cheval sist bien armé,
De joster fu bien atorné.
De l'altre part a Brun véu,
De joste fere tot tendu;
Lance levée, prist l'escu,
De joster a talent éu.
Li chevaliers, ki el champ furent,
Ki li dous chevals aparceurent
Ki por joster le champ teneient,
E de joster semblant faseient,
La place firent delivrer,
Por li vassals[2] fere joster:
Et as archiers firent véer,[3]
Et à la gelde comander,
Ke mal ne facent, en paiz seient,
Por nule chose ke il veient.

---

[1] *Robert d'Argouges.* Je trouve dans un mémoire manuscrit sur la maison d'Argouges, attribué à l'abbé de Russy, le passage suivant : « La tradition est dans Bayeux de père en fils, que ce combat devait décider de la prise de la ville ou de la levée du siége ; mais que le roi d'Angleterre manqua à sa parole. Ils ajoutent que le géant fut enterré dans l'église de Saint-Georges, proche le lieu du combat. En effet, on a appris depuis peu que ses os ont été trouvés dans cette église, et qu'ils étaient d'une grandeur démesurée. »

[2] *Les combattans.*

[3] *Défendre.*

Tote fu delivre la place,
N'i a hom ki mal i face.
Quant la place fu délivrée,
E la joste fu porparlée,
Li chevaliers ki joster durent,
El chief del champ de luing s'esturent,[1]
Sor li chevals ki bien corurent.
Li un vers l'altre tost s'esmurent,
Li un vers l'altre chevalcha,
Poinst li cheval, li frein lascha;
Devant lor piz[2] lor escuz tindrent,
Lances levées s'entre vindrent,
Par grant aïr[3] s'entre envaïrent
Si ke de totes parz les virent.
Dan Brun a si feru Robert,
Ke de l'escu l'a descovert;
Del col li a ultre porté,
E Robert a tot achanté:[4]
Mez a sis estrieus s'aficha,[5]
Par grant aïr se releva,
Brun out feru par tel virtu,
Sor son arçon parmie l'escu,
L'arçon li a parmie fendu,
Et à l'arçon detriers[6] cosu:
Ne pout à terre estre abatu,
Kar par li coisses fu pendu.
Brun se pasma sor li cheval,

---

[1] *Se tinrent.*
[2] *Leur poitrine.*
[3] *Colère.*
[4] *Courbé.*
[5] *S'attacha.*
[6] *Derrière.*

Mez li chief torna contre val.
De totes parz sont acoruz,
Brun ki pendeit ont recéuz,
E de la sele l'ont desaers,[1]
Et à terre cochié envers.
L'alme[2] en ala, ne pout remaindre;
Mult oïssiez plorer è plaindre.
Cil des viles è cil des bors,
De totes parz vindrent el cors:
Mult pleigneient à mult ploroent,
E la belté Brun regretoent.
Tel a asez plaint è ploré,
E tel a mult Brun regreté,
Ki unkes ainz ne l'out véu,
Ne de son estre rien séu.
Servanz ki servir le deveient,
E ki de sun païs esteient,
Mult crioient è pleigneient,
Et envirun li cors disoient:
Brun, Dan Brun, gentil Ber!
Mult avon por tei a plorer,
Jamez en nos païs n'iron,
Quant mener ne t'i porrion.
Ki osera à tes amis,
Dire ke tu seies ocis?
Nos deussiom por tei morir,
Mez tu ne pous par nos garir.
Asez ont pleint è dementé,[3]

---

[1] *L'ont détaché.*
[2] *L'âme.*
[3] *Lamenté.*

Pois ont li cors d'iloc emporté.
Por la mort Brun se départirent,
Damedous parz li champ guerpirent;
Cel jor pois n'i out mal fait,
Ne pois n'i out josté ne trait.
Li reis coilli Robert en hé,[1]
Cum s'il l'out mort geté,
N'osa remaindre en Normendie;
Mez quant la guerre fu finie,
Od son herneis, en Puille ala,
A connoissanz k'il aveit là.

(Vers 16047 et suiv.)

Prise et incendie de Bayeux par Henri Ier, en 1106.

Li reis vit, ki mult desplaiseit,
Ke Baieues tant se teneit;
Par Baieues Caem perdeit,
E de Baessin tot l'espleit,
Kar à Baieues sejornoent
Granz maisnies k'il destorboent.[2]
Del Mans manda li quens Helie,
Ki amena grant baronie,
De li servir out grand talent,
Si vint mult esforciement.
A Baieues ensemle alerent,
Li reis è li quens s'asemblerent,
Li borc firent tot alumer:
Donc véissiez flambe voler,

[1] *Le roi* (Henri Ier) *prit Robert d'Argouges en haine.*

[2] *Grandes compagnies qui le troublaient.*

Chapelles arder è mostiers,
Mezons tresbucher è céliers;
E l'iglise de l'eveskie,
Ki mult aveit rice clergie;
Tote fu l'iglise destruite,
E la richesce fors conduite.[1]
Grant preie[2] en out li quens Helie,
E mult i fist chevalerie,
E li Mansels k'il i menerent,
Emporterent quant k'il troverent.

(Vers 16205 et suiv.)

Les habitans de Caen abandonnent le parti de Robert-Courte-Heuse, et livrent leur ville à Henri 1er, son frère, en 1106.

Sunt Caameis al duc failli,
E torné sunt el rei Henri.
A cel tems aveit un gardin
A Caem prez de Saint-Martin,
Entre Saint-Martin è le mur,
Ki est joste la porte Artur:[3]
Iloc fu fete l'assemblée,
E la parole graantée,
De faillir el duc Robert.
Oïr poez miracle apert,
Kar onkes poiz cel parlement,

---

[1] Cet incendie de la cathédrale de Bayeux est un des argumens employés par M. l'abbé de La Rue, pour contester l'antiquité de la tapisserie de la reine Mathilde. On voit, par ce passage, que les richesses conservées dans cette église en furent enlevées; et il est probable que ce monument, qui rappelait des souvenirs si chers aux Normands, fut sauvé par les vaincus ou par les vainqueurs.

[2] *Proie.*

[3] Appelée aussi la *porte au Duc*.

Ço pois dire veraiement,
Li gardin ne fructefia,
Pome, ne altre fruit ne porta.
(Vers 16400 et suiv.)

Nos manuscrits français du *Roman de Rou* finissent ainsi :

PAR covreture et par voisdie,[1]
Et par engien de créancie
Rendirent au roi Normendie
En paix la tint tote sa vie.
Preions Dieu que nos meint,[2]
Et en son paradis nos meint,
Et qu'il preste à tous s'aïe;[3]
Amen, amen, cascuns en die.

Le manuscrit du Musée britannique, qui, comme je l'ai dit dans ma Notice, est beaucoup plus complet, se termine ainsi :

DIE en avant ki dire en deit,
Jo ai dit por maistre Beneit,[4]
Ki cest ovre à dire a emprise,
Com li reis l'a de sor li mise;
Quant li reis li a roné[5] fere,
Lessier la dei, si m'en dei tere.
Li reis jadis maint bien me fist,
Mult me duna, plus me pramist;
E se il tot duné m'éust
Ço k'il me pramist, mielz me fust.

---

[1] *Par surprise et par tromperie.*
[2] *Prions Dieu qu'il nous y maintienne, et en paradis nous mène.*
[3] *Son aide.*
[4] *Benoît de Sainte-More.*
[5] *Lui a ordonné.*

Nel pois aveir, nel plout al rei,
Mais n'est mie remès en mei.
Treiz reiz Henris ai conéuz,
En Normendie tos véuz;
D'Engleterre è de Normendie
Orent tuit treis la seignorie.
Li segont Henri ke jo di
Fu niés [1] al primerain Henri,
Né de Mahelt l'empereriz, [2]
E li tiers fu al segont filz.
Ci faut [3] le livre maistre Wace;
Quin velt avant fere, sin face.

---

[1] *Neveu.*
[2] *Né de l'impératrice Mathilde.*
[3] *Ici finit le livre de maître Wace; qui voudra le continuer, ainsi fasse.*

FIN DES EXTRAITS DU ROMAN DE ROU.

SUR

Benoît de Sainte-More

ET

Geoffroy Gaimar.

BENOÎT DE SAINTE-MORE.

Benoît de Sainte-More, trouvère anglo-normand, né dans la petite ville de Sainte-Maure en Touraine, fut contemporain de Wace, et attaché, comme lui, à la cour de Henri II, qui lui ordonna de traduire en vers romans l'*Histoire des Ducs de Normandie*. C'est à ce travail que Wace fait allusion dans les derniers vers du *Roman de Rou*. Son poëme, qui contient, dit-on, plus de vingt-deux mille vers, existe au Musée-britannique, fonds de la bibliothèque harléienne, n° 1717. Il n'était pas entièrement inconnu en France, comme l'a avancé M. de La Fresnaye, dans sa *Nouvelle Histoire de Normandie*, publiée en 1814, puisqu'il en existait un exemplaire dans la bibliothèque de M. Foucauld, intendant de Caen; et que M. Galland a publié un Mémoire sur la vie et les écrits de Benoît de Sainte-More, dans le tome IIIe du recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage contient une foule de détails curieux, et on jugera de

son importance par le passage suivant, relatif à l'éducation de Richard Ier.

En une chambre peinte à flors
Manda li dus [1] li treis seignors.
De cest enfez fere norir,
Doutriner à leitres è duir, [2]
E d'enseigner è fere aprendre
Nos convendreit auques [3] entendre.
Halt hom sera, si convendreit
K'il séust li fort è li dreit, [4]
Trier, è conoistre è scurer. [5]
Se à Roem le faz garder
E norir gaires lungement,
Il ne sara parler neient [6]
Daneis; kar nul nel i parole.
Si voil k'il seit à tele escole,
Ke as daneis sace parler.
Ci ne sevent nient forz romanz,
Mez à Bajues [7] en a tanz,
Ki ne savent parler se daneis non.
E pur ço, sire quens Boton,
Voil ke vos l'aiez ensemle od vos,
E de li enseigner curios. [8]
Garde è mestre seiez de lui,
Einsi seit cum jéo i sui.

---

[1] *Guillaume-Longue-Épée.*
[2] *Conduire.*
[3] *Aussi.*
[4] *Qu'il sût le fort et le faible.*
[5] *Gouverner.*
[6] *Aucunement.*
[7] *Bayeux.* Variante, *Baines.* Cette dernière leçon me paraît une faute de copiste.
[8] *Soigneux.*

Tant seit apriz k'il lise un bref,
Kar ço ne li ert pas trop gref,[1]
D'eschez, de rivieres è de chace
Voil ke del tot aprenge è sace.
Eisi reçut Boton l'enfant
De buen amor, de cuor joiant.[2]
A Bajues fu petiz portez;
Là fu si cherement gardez,
Cum l'om melx pot en nule guise,[3]
Si cum l'estoire nos devise.[4]

Ginguené a donné sur ce poète, dans le treizième volume de l'*Histoire littéraire de France*, une courte Notice, dont il a emprunté les matériaux au savant travail de M. l'abbé de La Rue, inséré au tome XII de l'*Archeologia*, publié par la Société des Antiquaires de Londres. Il est à désirer que notre respectable compatriote nous donne lui-même des renseignemens plus étendus sur Benoît de Sainte-More et ses ouvrages, non moins dignes d'être publiés en entier que ceux de son rival Wace.

---

[1] *Cela ne lui sera pas trop pénible.*
[2] *De cœur joyeux.*
[3] *Le mieux que l'on peut en toute manière.*
[4] *Nous rapporte.*

GEOFFROY GAIMAR.

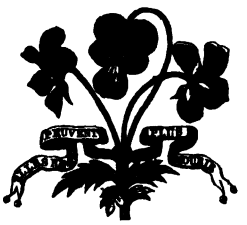
Ce poète anglo-normand, du milieu du douzième siècle, est auteur d'une *Histoire* (en vers) *des Rois anglo-saxons*, où il décrit ainsi les prouesses de Taillefer à la bataille d'Hastings :

Sa lance prist par le tuet,[1]
Cum se ço fust un bastunet,[2]
Encuntre munt halt la geta,
E par li fer recéue l'a.
Treis feiz issi geta sa lance,
La quarte feiz mult prez s'avance;
Entre les Engleiz la lança,
Parmi li cors un en nafra;[3]
Poiz traist s'espée, arère vint,
Geta s'espée k'il tint,
Encuntre munt, poiz la receit;
L'un dist à l'altre ki ço veit,
Ke ço esteit encantement,[4]
Ke cil feseit devant la gent.

(Voyez, sur ce poète, l'*Histoire littéraire de la France*, XIII, 63.)

[1] *La poignée.*
[2] *Un petit bâton.*
[3] *Blessa.*
[4] *Enchantement.*

FIN.



6000017311